

Au-delà du fil

Julie Dugal

Number 147, November 2015

Vérité et mensonge

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79840ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dugal, J. (2015). Au-delà du fil. *Moebius*, (147), 69–72.

JULIE DUGAL

Au-delà du fil

Maryse vient encore de mettre une photo d'elle à la plage. Ça l'énerve! Souriante, les grandes dents blanches passées au Crest Whitestrips, le ventre plat comme une gamine et les seins bien en place dans le bikini. Deux minutes et déjà cent treize « J'aime ». Elle s'empresse de lire les commentaires. « Trop belle! » « Sexy mama! » Elle regarde autour d'elle. Voit les blocs appartements qui entourent le parc. Les déchets qui débordent des poubelles.

Depuis qu'elle a renoué avec Maryse sur Facebook, tout lui rappelle que sa vie est minable. Elle ne s'en sort pourtant pas si mal, toute seule avec la petite. Lorsque enfin elle a fini son secondaire, elle pensait qu'elle serait débarrassée à jamais de ces êtres suffisants qui peuplaient la polyvalente. Mais non. Elle se trompait. De tels individus poursuivent leur œuvre toute leur vie. Chaque jour de leur existence, ils vous font sentir que leur vie est trop cool. Tellement drôle. Comme une longue suite de moments incroyables. Elle regarde à nouveau le sourire fendant de Maryse. Elle est certaine qu'elle doit encore avoir ce rire débile. Ce rire qui s'approchait subtilement du couinement d'un cochon. Ce son qui l'irritait chaque fois que Maryse s'esclaffait à l'heure du dîner dans la cafétéria, mais que la polyvalente entière trouvait « trop cute ».

Elle relève la tête et jette un regard sur sa fille qui joue dans le sable. Déjà trois ans. À quoi pense-t-elle lorsqu'elle remplit les seaux et les vide sans arrêt? Deux heures à répéter la même manœuvre. Elle aimerait être comme elle. Juste pouvoir s'asseoir sur le banc. Juste apprécier le soleil de juin sur sa peau. Sentir doucement le temps qui passe. Mais elle n'y arrive pas. Il faut qu'elle s'active sur son

téléphone. Qu'elle scrute à la loupe le profil de Maryse. Elle examine les photos. Bungalow parfait. Vacances parfaites. Bébé parfait. Elle revient sur son journal. Fait défiler les mois, les années, à la recherche de la faille. DU statut qui, enfin, montrera Maryse sous un mauvais jour. Mais non. Tout est parfait. Tout est léché. Contrôlé. Ça l'énerve. Elle imagine la quantité de mensonges là-dessous.

Parfois, elle se dit qu'elle devrait se déconnecter. Vivre en dehors de tout ça. Mais elle a l'impression que c'est la seule chose qui la relie encore à cette vie d'aujourd'hui dont elle ne saisit plus les codes. Où les tendances lui échappent. À la limite, en surfant sur son fil de nouvelles, elle a l'impression d'être dans le coup. Même si elle ne l'est plus depuis longtemps. Depuis que les années fuient et que les kilos s'accrochent à son corps. Depuis que ses jours sont tous les mêmes, faits de la même routine exécutée sans répit. Alors parfois, pour humer le bonheur, pour vivre des moments forts et se sentir vivante, elle s'empiffre de chips, de chocolat, de fast food. À dix heures du soir, lorsque la petite dort enfin et qu'elle a terminé toutes les corvées, il n'y a qu'une boîte d'Oreo qui rentre dans quarante minutes de temps libre.

Elle continue de survoler les statuts. Son téléphone s'éteint. Plus de piles. Elle lève les yeux. Voit le soleil, les arbres. Regarde la petite. La chair de sa chair, qu'elle se persuade de connaître sur le bout des doigts, n'est plus à l'intérieur d'elle. Elle vit sa propre vie. Dans sa tête, les idées doivent fourmiller. Les histoires, les images. Peut-être un grand restaurant où sont attablés une série de personnages – l'ogre Bernard, la princesse Aglaé, l'escargot Lucien, la fée Juliette – à qui elle fait la cuisine. La vérité, c'est qu'elle grandit. Et bientôt, sans crier gare, elle aura quinze ans, appliquera du rouge sur ses lèvres et mènera une vie que sa mère n'arrivera pas à déchiffrer. Elle communiquera sans arrêt avec ses copines. Avec son ordinateur, son téléphone. Facebook, Twitter, Instagram. Et d'autres inventions dont elle, sa mère, ne saisira rien. Elle sera spectatrice, impuissante devant sa fille qui lui filera entre les doigts.

La petite redresse la tête.

— Maman, tu viens jouer avec moi ?

Elle pose son regard sur l'enfant. Si belle. Si douce. Elle se lève et va la rejoindre.

— À quoi tu joues ? Au restaurant ?

— Au restaurant ? Mais non ! Ça fait deux heures que je remplis la baignoire de Pierrot l'hippopotame ! Pour lui, il n'y a JAMAIS assez d'eau ! Tu m'aides ?

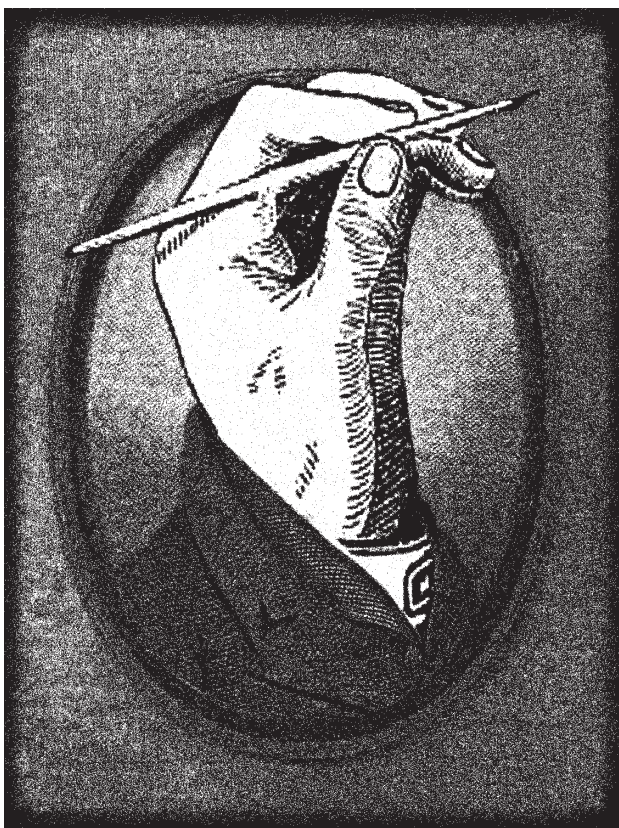
Elle saisit la pelle que lui tend sa fille et s'applique à creuser. Elle ne pense plus à rien. Parfois, lorsqu'elle joue à la coiffeuse, la petite lui brosse les cheveux. Sa tête devient pleine de frissons. Elle se laisse faire, hypnotisée. Elle oublie tout. Dans ces moments-là, elle pense que c'était bien, être une enfant.

Sur le chemin du retour, elle demande à sa fille :

— Ma pitoune, ça te tentes-tu qu'on commande de la pizza pour souper ?

— Ouuuuu !

Elles rentrent en se tenant par la main, sautant par-dessus les craques du trottoir. Une fois à la maison, elles boivent du Coca-Cola, collées l'une contre l'autre sur le canapé. Et lorsque la pizza arrive, elles la dévorent au complet et s'endorment peu après, le ventre rempli de bonheur.



Portrait d'écrivain, Claire Dé